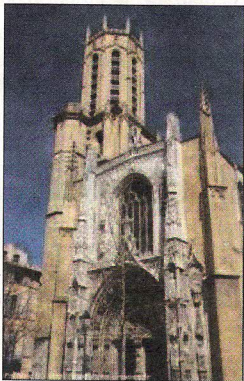


Le Bergusien Jacques Raillon, un évêque d'Orléans controversé

par Georges Salamand

C'est une affaire rocambolesque qui ne présente aujourd'hui qu'un intérêt anecdotique, mais qui, par la qualité des protagonistes dans les années 1860, va mettre en ébullition le petit monde politique et religieux du Second Empire.

Né à Bourgoin le 17 juillet 1762 d'une famille paternelle originaire de Chabeuil et de confession réformée, et d'une mère, sœur d'un échevin de Bourgoin, Jacques RAILLON, bientôt séminariste et prêtre, va lier son destin à celui de son exact compatriote, évoqué ici même il y a peu, M^{gr} de MERCY, bientôt évêque de Luçon, en Vendée. Appelé aux côtés du prélat comme professeur de rhétorique du collège de la ville, le jeune prêtre, sur sa demande, est nommé curé de la paroisse de Montaigu – mieux connue par une fameuse chanson paillardes – («*Ô pardon, Seigneur!*»), comme dirait don Camillo FERNANDEL) que par la piété de ses jeunes demoiselles.



Cathédrale d'Aix-en-Provence.

Particulièrement estimé de ses paroissiens, le prêtre dauphinois refuse cependant de prêter serment et accompagne en exil, en Suisse et en Autriche, son ami l'évêque.

Rentré sous le Concordat, en 1802, l'enfant de Bourgoin se fait remarquer par ses talents oratoires et littéraires. Il publie, en particulier, en 1803, un recueil d'idylles «*dans le genre de GESS-*

NER», c'est-à-dire singulièrement soporifiques, habilement dédiées à ce grand sybarite de CAMBACÉRÈS, homme influent, bientôt archichancelier. Grâce aux relations de ce dernier, le Père RAILLON devient précepteur des

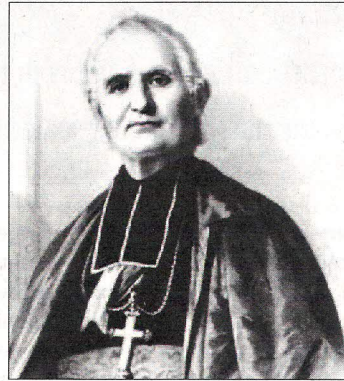
enfants du jurisculte PORTALIS, l'un des papas du Code Civil, sous peu ministre des Cultes.

La fortune de notre Dauphinois est faite : chanoine de Notre-Dame de Paris en 1805, professeur d'éloquence sacrée en 1809, Jacques RAILLON devient l'un des plus grands prédicateurs de son temps. Après avoir prêché le 15 août, pour la Saint Napoléon à Notre-Dame de Paris, il s'illustre dans les oraisons funèbres de haute volée. Successivement, PORTALIS son bienfaiteur, le ministre de l'Intérieur CRETET, le baron-sénateur et peintre Joseph-Marie VIEN, l'ancien ministre de la Marine FLEURIEU, ou le maréchal LANNES, duc de Montebello, vont pouvoir «*bénéficier*» – hélas sans vraiment le réaliser – de ses talents.

Fait baron d'Empire, Jacques RAILLON est nommé, le 22 octobre 1810, évêque d'Orléans. Il gagne son diocèse où il exerce sa charge pastorale à la satisfaction générale, ordonnant des prêtres et nommant des curés

Suspendu – comme tant d'autres, en 1816 – suite au retour des Bourbons, le Dauphinois ronge son frein jusqu'en 1829, date à laquelle le ministre des Cultes du gouvernement POLIGNAC le nomme au siège de Dijon, ville où RAILLON ne fait que passer, puisqu'il est promu peu après au siège archiepiscopal d'Aix-en-Provence.

Avec l'aide de son vicaire général, le futur cardinal MORLOT, et de son secrétaire, le futur archevêque de Paris, M^{gr} SIBOUR, le prélat donne, à ce poste, toute la mesure de ses grandes compétences.



M^{gr} Félix Dupanloup.

Mais de complexion fragile, l'archevêque d'Aix, Arles et Embrun, tombe malade et décède au moment où il allait être élevé au cardinalat, en 1835. De lui, le futur M^{gr} SIBOUR, peu avant son assassinat en 1857, aura cette très jolie formule : «*M^{gr} RAILLON était aimé comme beaucoup d'évêques s'imaginent l'être... et comme bien peu le sont!*».

La controverse

Vingt-cinq ans après la mort de l'archevêque, c'est M^{gr} Félix DUPANLOUP, alors évêque d'Orléans qui, dans le journal *Le Constitutionnel*, va soulever le lièvre en assurant que RAILLON, son prédécesseur dans la cité libérée par Jeanne, aurait occupé illégitimement son siège, n'ayant jamais été autorisé par le pape... La controverse qui repose, sur le fond, sur les opinions supposées gallicanes et trop favorables à NAPOLÉON du prélat dauphinois, va prendre une grande ampleur avec la réponse d'un neveu de Jacques RAILLON qui verse au dossier les témoignages unanimes des chanoines de la cathédrale d'Orléans en faveur de son oncle. On recherchera vainement les papiers personnels de l'archevêque, disparus dans une étude notariale parisienne très mal tenue : son journal intime, ses lettres, ses oraisons funèbres et une remarquable histoire de saint AMBROISE ; mais le fait que le pape PIE VII ait, dit-on, refusé lors de son passage à Orléans, de rencontrer l'évêque, pèsera lourd dans la balance... Or, la raison pourrait être tout simplement liée aux très mauvais rapports entretenus par l'archevêque, trop indépendant de Rome, avec M^{gr} de MAZENOD, cher ami ultramontain de M^{gr} DUPANLOUP... Va savoir!